

La tasse



Francisco de Zurbarán, *Tasse d'eau avec une rose sur un plateau d'argent*, 1630

Ingrid Auriol

Je vois ses gestes. Elle ouvre le placard et range la vaisselle avec un soin régulier, pitoyable et ingénu : un côté pour les grandes choses maritales, — ne faut-il pas épargner ce qui a quelque valeur ? — l'autre dévolu à l'ordinaire des jours. Soudain ressurgit la même vieille question, à propos de la tasse en porcelaine, celle qui est fêlée. De nouveau, elle serait tentée de la jeter, elle hésite et puis renonce, prise de pitié. Quelqu'un lui a parlé un jour de la fêlure du plaisir.

Elle attrape la tasse et l'enveloppant d'un torchon propre, fraîchement repassé, la jette à terre, la pulvérise en la piétinant. La porcelaine se brise dans le linge qui étouffe son fracas. C'est comme lorsque les mariés, à la synagogue, brisent le verre où ils ont bu, en souvenir de la destruction du temple de Jérusalem, et afin que personne ne boive au même calice, que nul, en somme, ne s'entremette entre les époux. Le plafond de la cuisine revêt soudain l'allure d'un dais nuptial. Le sol a tremblé. Elle n'hésite plus. Le torchon et son contenu vont garnir la poubelle sous l'évier.

Des nuages cotonneux s'accrochent au paysage par le montant de la fenêtre. A regarder de ce côté, on n'atteint rien d'autre qu'une échappée. Pleurer alors n'est plus de mise.

Quelqu'un sonne à la porte du jardin : le facteur, à la main, il a un recommandé à remettre, elle signe là où il le dit. Merci, insiste-t-elle absurdement, tandis que déjà, avec une hâte presque coupable, l'homme s'enfuit. Il est bientôt l'heure de mettre le couvert. Pour deux.

Puis il est l'heure de retirer la seconde assiette, celle qui est, somme toute, de trop.

Elle pourrait s'asseoir à table pour manger, mais non, elle ferme les rideaux : elle veut revoir une séquence de « Scènes de la vie conjugale », celle qui se déroule dans le bureau, sous le bureau, sur le tapis entre Marianne et Johan. Ils doivent accomplir les formalités de leur divorce : ils sont d'accords, ils sont séparés depuis longtemps, pourtant c'est difficile, très, la séquence est titrée : *les analphabètes du sentiment*. En rangeant le film, elle se demande si Ingmar Bergman vaut Beckett ; pas tout Beckett seulement du Beckett.

Le conjugal chez Beckett, tout un programme ! Cela sonne comme un titre de thèse. Déjà, sur le papier que sa blancheur ne défend plus, du noir afflue en abondance. Voici des chapitres, des renvois, des glossaires, des notes de bas de page, des bas de chapitre, un index mondial des interprétations théâtrales avec iconographie à l'appui, classée par années, vingt-cinq clichés de Madeleine Renaud du temps où elle interprétait Winnie, un par année, une seule photographie de Billie Wattloo dans le même rôle, une liste des pubs de Dublin, un plan du Paris de Beckett à l'époque de la parution de *Molloy*, un portrait en pied de Lucia, la fille de James Joyce, qui fut malheureuse en amour à cause de lui, et, à défaut d'autre chose, un tableau de la chaussure (la gauche ou la droite c'est indécidable) de sa compagne Suzanne C. de Mesnil, peinte par son ami Bram van Velde, qui, pour l'occasion, a renoncé à ses compositions abstraites, un lexique constitué par hypothèse à partir d'expressions idiomatiques celtes ou empruntées à l'ancien Irlandais, un cliché authentique du cabinet de Bion, psychiatre à Londres, la liste complète des ouvrages de Joyce ayant appartenu à Beckett et dédiés de la main de l'auteur, le plan

d'un essai comparatif rapprochant Dante Aligator, le divin comique, de l'omnipotent et l'omniscient J.Joyce, une documentation complète sur les règles du jeu de Cricket, la liste des professeurs de philosophie, de littérature française, d'Italien, d'Espagnol, de Trinity de College pour l'année 1927, la récension exhaustive des catalogues des musées visités par Beckett de 1923 à 1988, étant entendu qu'aucune visite n'eut lieu l'année de sa mort, les noms des membres de l'Académie du Nobel de 1969, un fac-similé des lettres de Beckett adressées à Buster Keaton, (les lettres de Keaton sont malheureusement perdues), la reproduction grandeur nature d'un autographe de Charlie Chaplin figurant au dos du premier recueil de poèmes de Beckett, vingt-cinq lettres de refus émanant de divers éditeurs, plusieurs planches d'Audubon représentant des échassiers, dont une planche figurant un héron, des remerciements aux « Archives contemporaines » pour leur participation au financement de l'important dossier iconographique inédit, etc, etc.

Un chapitre doit être entièrement dévolu à *Premier Amour*. S'orienter à partir de : « ce qu'on appelle l'amour c'est l'exil, avec de temps en temps une carte postale du pays, ... » Ici en note ajouter si besoin « en fait de carte postale, prière, à la longue, de se contenter de factures ou d'injonctions à payer ».

Bien sûr il faudrait avoir quelque chose à prouver. A cette fin, mettre quelques baïonnettes dans le dos du lecteur pour le mener là il ne veut aller pour rien au monde. Quelque chose que l'on veuille défendre, comme l'ourse défend son ourson. Pour ce, s'interdire de ne rien vouloir.

Le morceau de choix ce serait tout de même « Oh, les beaux jours ! » un genre d'enlèvement, et conjugal de surcroît, quelque chose entre la vie et la mort c'est-à-dire plutôt du côté de la vie.

Elle n'a rien contre. Rien contre Winnie et Willie, contre les conjonctions, les subordinations, les petites annonces, même immobilières, les mariages.

Rien de rien contre, pas même contre le sien de mariage. Ce jour-là, son père ne lui avait-il pas offert une bonne bouteille de Cognac, —ou bien était-ce plutôt du Wiskey ?— La boisson avait, paraît-il, son âge, l'âge qu'elle avait alors, en conséquence recommandation que son père se fit à lui-même ce jour-là ne pas dire : *Very old*.

Rien contre : le démontrer clairement, savoir confirmer et infirmer, écrire tout un chapitre à propos de : « ça que je trouve si merveilleux » ! Il faudra s'y consacrer, et sérieusement, étudier toutes les occurrences, ce qui, à chaque fois, entre en résonance ce qui précède, et ce qui suit, autant de quasi-situations, de sous-textes à analyser.

Cette thèse décidément, comme toutes les thèses, c'est long !

Sans compter que le silence aussi est parfois fort long.

Le silence est une tasse que l'on brise sans savoir en mémoire de quoi ; sans confirmer ni infirmer s'il s'agit d'approfondir la fêlure du plaisir, de la folie, ou bien encore d'en finir avec.

Ingrid Auriol